Séminaire « Clivages, radicalisations et démocratie »

Séance du 8 avril 2026

Isée Bernateau

Refaire du commun dans notre contemporain de crise environnementale mondialisée : la leçon des adolescents éco-anxieux ?

Aujourd'hui, le psychanalyste d'adolescents reçoit de plus en plus de jeunes angoissés par la crise écologique mondialisée associant réchauffement climatique et érosion de la biodiversité. Il est important de pouvoir écouter les symptômes de ces adolescents sans les renvoyer immédiatement à leur petite histoire mais en accusant réception de la grande Histoire dont ils sont les stigmates. Cette grande Histoire, l'adolescent et le psychanalyste la vivent tous deux, mais un dialogue est nécessaire pour que les adolescents puissent se ressaisir de cette histoire, qui est une histoire transgénérationnelle. Ce dialogue repose entièrement sur la reconnaissance d'un destin commun qu'il importe de regarder dans sa réalité, même si elle peut sembler terrifiante.

« Je suis dans le deuil de moi-même et du monde. Je n'arrive pas à me sentir à me sentir vivante. Les autres sont vivants naturellement, sans faire d'efforts, car ils ne voient pas ce qui se passe. Moi, je ne peux rien faire sur cette planète qui va disparaître ». La thérapie de Manon[1], 19 ans, commence sous le signe d'un narcissisme noir, teinté de mélancolie. Elle vit avec le sentiment constant et insupportable d'une menace écologique dont elle se sent la seule à percevoir la gravité et l'urgence. Elle a le sentiment d'être un fantôme, de flotter dans l'existence sans attaches, sans repères, de n'être ni vue ni reconnue par les autres, ceux qui vivent dans l'insouciance du drame qui se joue pourtant sous leurs yeux. Quand je la rencontre, Manon, elle vient de rentrer en première année de géographie à l'université. Elle a fait une tentative de suicide six mois auparavant, au milieu de la Terminale, et elle a très peur de recommencer.

La thérapie s'engage autour de ce risque suicidaire et de ce sentiment oscillant entre anxiété et dépression d'une incapacité à vivre car elle se sent la seule « voyante » au milieu des aveugles et elle ne parvient à ouvrir les yeux, ni de ses parents, ni de ses amis qui la trouvent « chiante » à toujours évoquer, comme elle le fait, l'écocide et l'urgence écologique. Elle évoque un rêve récurrent dans lequel elle marche au milieu d'un désert de sable, comme au Sahara, et elle se retrouve peu à peu prise dans des sables mouvants et elle se noie, lentement mais sûrement, comme au ralenti : « Je meurs au milieu de la terre qui se meurt ». Ce rêve lui évoque sa tentative de suicide : elle s'était enfermée dans la grange de la ferme de son grand-père et s'était cachée sous le foin après avoir ingurgité

1 Le prénom et les données biographiques ont été modifiés et transformés.

tellement de somnifères qu'elle pensait s'endormir pour toujours. C'est son père qui l'a découverte, après l'avoir cherchée partout, dans la ferme et aux alentours, et il lui a sauvé la vie en l'obligeant à vomir et en appelant les secours.

Dans cette tentative de suicide, le *modus operandi* est essentiel et Manon y reviendra à plusieurs reprises au cours de sa thérapie. Une fois installée dans la grange, elle a veillé à se recouvrir entièrement de foin jusqu'à disparaître complètement au milieu de l'immense tas de foin en train de sécher. La thérapie met d'abord en évidence le fantasme vengeur d'une autodisparition à la mesure de son sentiment d'inexistence, une façon d'agir un : « puisque je ne compte pour personne, je me supprime de la surface de la terre et personne ne verra la différence ! ». Comme elle me l'explique, son idée était alors « de s'exclure définitivement d'un monde dans lequel elle ne se sentait pas avoir de place ». Manon se sent seule contre tous, en colère, en marge et en marge d'une humanité dans laquelle elle peine à se reconnaître et envers laquelle elle ressent la plus grande méfiance.

Apparaît également, au fil des associations, le désir de faire corps avec le foin, c'est-à-dire peut-être, celui de retourner à la Terre-mère, dernière figure de la mère pour l'inconscient. Dans *Le motif du choix des trois coffrets*, Freud montre en effet que ce motif littéraire, dans lequel le héros doit choisir entre trois coffrets ou entre trois femmes (les coffrets symbolisant les femmes), la dernière des trois représente toujours la mort. Il montre ensuite que la mort, qui apparaît comme un repoussoir absolu, peut aussi être désirée car elle est fantasmée comme une Terre-mère dans les bras de laquelle on retourne. L'analogie entre la mère et la terre, reposant sur leur capacité de contenance, en fait pour l'inconscient des équivalents fantasmatiques et pourrait nous amener à voir, dans cette tentative de suicide, un passage à l'acte sous-tendu par un fantasme de retour dans le ventre maternel. Et pourtant, cette interprétation pré-œdipienne de la tentative de suicide adolescente de Manon, si juste soit-elle, m'empêche alors d'entendre une dimension essentielle de son geste suicidaire.

Péril écologique et perte d'avenir

Car chez Manon, ce désir de faire corps avec la terre était aussi à entendre « au pied de la lettre ». Alors qu'elle me dit et me redit, de séance en séance, qu'il lui fallait, en s'enfouissant ainsi sous le foin, *faire corps avec la terre*, je perçois au bout d'un certain temps qu'il s'agissait pour elle de rentrer sous terre pour disparaître de la surface de la Terre, comme si sa vie et son avenir sur notre planète, et pas seulement au milieu des humains, n'était pas possible. A propos de l'anthropocène, cette nouvelle ère de l'histoire de la Terre dans laquelle nous nous trouvons.

Manon est une adolescente de son temps… qui n'est pas tout à fait le mien …! Même si notre présent est le même, je suis l'héritière d'un temps d'invisibilisation ou d'éclipse de la question écologique : « La grande accélération a été un moment pendant lequel l'essor

économique du monde industriel a fonctionné comme une enveloppe rassurante tenant à l'écart les menaces, les risques et les crises, tout en préparant un nouveau régime de risques, de crises et de catastrophes qui n'a été jeté en pleine lumière que plus tard » (Charbonnier, 2020, p. 294). Manon, en revanche, naît dans ce nouveau régime chaotique qui rend l'avenir totalement incertain : « La crise écologique et climatique provoque une rupture quasi-totale des ponts qui nous relient au passé, car la terre que nous habitons n'est plus du tout la même qu'auparavant, mais aussi à l'avenir tel que nous l'avions imaginé jusqu'à présent. Nous héritons d'un monde qu'aucune catégorie politique disponible n'est conçue pour gérer. » (*ibid*., p. 422). Fille de son temps, elle « sait », quelques années avant la pandémie de Covid-19, que les ressources géologiques de la planète sont menacées et que l'exploitation sans limite de ces ressources met gravement en péril l'ensemble de l'écosystème de la biosphère. Ce savoir, en partie insu et en partie documentaire, menace très directement son sentiment de continuité d'existence (Winnicott, 1969) car il la prive de la stabilité à même de rendre possible la construction d'un projet d'avenir. « L'Anthropocène nous oblige à contempler la possibilité d'une Terre sans nous. » (Robyn Eckersley, 2017, p. 15). Manon aurait-elle fait sienne cette assertion, au risque de sa vie ? Ou bien se serait-elle identifiée à la souffrance de la planète, au point de souhaiter sacrifier sa vie pour sauver celle de la Terre-mère ?

Une détresse écologique ?

En 1930, dans *Malaise dans la civilisation*, Freud faisait le constat suivant : « L'époque présente mérite peut-être justement un intérêt particulier. Les hommes sont maintenant parvenus si loin dans la domination des forces de la nature qu'avec l'aide de ces dernières il leur est facile de s'exterminer les uns les autres jusqu'au dernier. Ils le savent, de là une bonne part de leur inquiétude présente, de leur malheur, de leur fonds d'angoisse. » (p. 333). Fils de son temps, Freud ne pouvait en aucun cas prévoir que cette force de destruction humaine menacerait, non pas seulement l'humanité dans son ensemble, mais aussi la nature elle-même, risquant d'aboutir à sa disparition, à une échéance beaucoup plus rapide que celle de son absorption par le soleil, prévue dans 7,5 milliards d'années. « Aucun doute, l'écologie rend fou ; c'est de là qu'il faut partir. Non pas dans l'idée de se soigner ; juste pour apprendre à survivre sans se laisser emporter par le déni, par l'*hubris*, par la dépression, par l'espoir d'une solution raisonnable, ou par la fuite au désert. On ne se guérit pas de l'appartenance au monde. » (Latour, 2015, p. 22). De la même manière que Freud percevait dans les années 30 une « inquiétude présente », un « malheur », un « fonds d'angoisse » liés à la montée du nazisme, il y a aujourd'hui une « folie » humaine liée à l'état de la planète, folie dont les adolescents sont sans doute, comme dans la fable de La Fontaine, les plus *frappés*, c'est-à-dire les plus atteints.

Ils sont les plus *frappés*, non pas seulement parce qu'ils seraient les mieux informés ou les plus avertis de la menace écologique pesant sur la Terre, même s'il est clair qu'ils ont grandi avec des préoccupations environnementales qui n'étaient pas, sauf exception,

celles de leurs parents. Ils sont les plus *frappés*, non pas seulement non plus parce qu'ils seraient les seuls à même de prendre à bras le corps la lutte politique contre le désastre écologique, même si, dans le sillage de Greta Thunberg, de très nombreuses manifestations et associations ont vu le jour, fédérant un grand nombre d'adolescents et de jeunes adultes, au point que les media les désignent parfois comme la « génération climat ». Ils sont les plus *frappés* parce qu'ils sont adolescents, et que les adolescents ressentent avec une acuité particulière l'état du monde dans lequel ils sont plongés.

Ce que l'adolescente apprend à l'analyste

L'adolescence est un temps où tout est à vif, un temps d'expérience nue où sont portés à un très haut degré d'intensité l'angoisse, le doute, le chagrin, mais aussi l'exaltation, l'ouverture à l'inconnu de soi-même et de l'autre. Cette acuité provient, comme Philippe Gutton l'a montré, des retentissements psychiques du traumatisme que constitue la puberté (1991, 2013) ainsi que de la position atopique que les adolescents occupent dans nos sociétés. Alors qu'ils sont pubères, dotés d'un corps sexuellement adulte, les adolescents continuent d'occuper une position infantile, tant dans leur famille qu'à l'école. Temps de l'entre-deux, l'adolescence est un temps de latence obligée, une vie passive, avant de rentrer dans la « vie active », un temps qui les place les adolescents dans cette position singulière, légèrement à distance d'une société dans lequel ils n'occupent pas encore tout à fait une place bien définie tout en étant très réceptifs, voire poreux, à tout ce qui en émane. Chez Socrate, la position atopique est le lieu à partir duquel il peut interroger de façon radicale les fondements de la *polis*. Il est évident qu'on ne peut étendre ce pouvoir de questionnement philosophique et de déstabilisation des normes en vigueur à tous les adolescents. Mais ce regard perçant et acéré les rend néanmoins aptes à dénoncer les faux-semblants et à attaquer les convenances sociales, il les rend également particulièrement vulnérables aux désordres du monde auxquels ils se trouvent confrontés sans le refuge efficace du voile du déni.

Aujourd'hui, l'analyste d'adolescents peut donc être amené à rencontrer la vulnérabilité d'adolescentes et d'adolescents pris dans une forme d'impasse existentielle. Ces adolescents se sentent privés d'avenir par le règne de l'incertitude propre à l'anthropocène et transgénérationnellement porteurs de la culpabilité du meurtre à petit feu de la Terre-mère qu'ont perpétré leurs ascendants. Avec Manon et quelques autres, j'ai appris à entendre cette « détresse écologique » pour ce qu'elle est, à savoir le symptôme d'un malaise contemporain dans la civilisation témoignant de l'une des préoccupations majeures de leur génération et, très probablement, de celles qui vont lui succéder. Face à Manon, il m'a donc fallu, en tant qu'analyste, accuser réception du péril écologique planétaire. J'ai éprouvé le besoin de lui dire clairement en séance que ce péril écologique nous concernait toutes les deux comme il concernait l'humanité toute entière et que c'était là quelque chose de très singulier et de très spécifique. Il s'agissait pour moi de témoigner du caractère traumatique collectif que représente l'atteinte environnementale,

traumatisme qui n'abrase pas la dissymétrie de la situation analytique mais qui fait surgir une communauté de destin à laquelle nous appartenons toutes les deux. Il me semblait important de lui dire que je reconnaissais, avec elle, la réalité de « l'altération catastrophique et irréversible des conditions écologiques globales » (Charbonnier, 2020, p. 10), réalité que sa cure m'a permis d'appréhender *de l'intérieur*.

Un narcissisme apocalyptique

Cette reconnaissance d'une communauté de destin nous inscrivant, elle et moi, dans le même présent, celui de la prise de conscience de la gravité du changement climatique et de l'urgence écologique, a rendu possible chez Manon un redéploiement de sa scène interne et un passage à l'action. Manon revient sur sa tentative de suicide en envisageant la dimension agressive de son passage à l'acte, qu'elle a pourtant organisé comme un auto-effacement de sa présence sur la terre. Envahie par l'idée qu'il n'y a pas d'espoir, serait-elle en contact avec le narcissisme apocalyptique de ceux qui veulent en finir une bonne fois pour toutes, en détruisant tout autour d'eux ? La dimension agressive, psychiquement « meurtrière », de sa tentative de suicide lui apparaît, révélant l'immensité de sa colère contre tous ceux qui lui ont fait du mal et contre tous ceux qui font du mal à la Terre. A-t-elle voulu, en se tuant, « les » tuer ? Mais si Manon, pleine de ressentiment et de rage, peine à s'identifier à ses parents, qui appartiennent (comme moi) à la génération qui a laissé la catastrophe de la « grande accélération »[2] se produire sans la dénoncer ni la combattre, elle apparaît aussi identifiée à la Terre-mère, cette Terre attaquée, violentée, malmenée sans relâche par l'humanité. La pulsion de mort est à l'œuvre dans cette volonté d'auto-anéantissement, qui réalise le programme freudien selon lequel « le but de toute vie est la mort » (Freud, 1920, p. 82).

C'est pourtant la destructivité des capitalistes extractivistes qui permettra que s'effectue chez Manon une métabolisation et un dépassement de la pulsion de mort entendue à la fois comme principe de nirvana et comme pulsion de destruction. Elle voit dans la violence du capitalisme quelque chose dont elle pressent la présence en elle et qui la terrifie : la sauvagerie des pulsions, leur folie destructrice. La barbarie des guerres contemporaines a un pouvoir cathartique : elle permet à Manon de reconnaître en elle la force de sa propre pulsion d'agression, même si elle en atténue immédiatement la destructivité en ajoutant que cette pulsionnalité ne pourrait en aucun cas, chez elle, donner lieu au même déchaînement. « Freud admet nettement la possibilité d'un progrès de l'esprit […] dans la mesure seulement où cet individu devient capable (par la cure psychanalytique, s'entend) de contempler avec lucidité son rapport intime au Mal – c'est-à-dire au pire », note Pierre-Henri Castel (2017b, p. 332). Face au « Mal qui vient », la psychanalyse aurait-elle en effet pour tâche de nous rendre « inintimidable face à la provocation perverse » (*ibid*., p. 333) ? Si cette représentation-but n'a pas présidé à la thérapie de Manon, il faut en effet reconnaître que, « la force de la psychanalyse est de ne pas sous-estimer la violence de la

2 Cf. note 1.

chose psychique » (André, 2018, p. 19). A quoi il convient d'ajouter : et de ne pas sous-estimer la violence du monde qui en découle.

Retrouver l'appartenance a la nature

Manon participe à plusieurs manifestations pour l'écologie. Elle constate qu'elle n'est pas la seule à se préoccuper de l'environnement, qu'elle a des compagnons de lutte sur lesquels elle peut compter. Elle continue pourtant de se méfier de ses congénères. Elle les trouve cruels, elle a du mal à établir avec eux des relations suivies. Elle n'a pas de petit copain, elle se demande pourquoi elle fuit les contacts avec les garçons autant que possible. Elle a un grand nombre d'amies mais elle se sent toujours un peu « différente », animée d'une gravité que n'ont pas les autres filles. Elle s'entend par contre très bien avec les animaux, ainsi qu'avec les plantes. Elle a avec eux des relations apaisantes, fécondes, sur lesquels elle revient très longuement dans les séances. Elle a un rat, qui passe une grande partie de sa vie sur son épaule. L'été, elle passe de longues après-midis, dans la ferme de ses grands-parents, à s'occuper des massifs de fleurs et du potager. Son habitude de la vie à la ferme, depuis qu'elle est toute petite, éclaire en grande partie sa familiarité avec la nature mais ne suffit pas à expliquer le type de relations qu'elle établit avec le non-humain. En revenant, lors d'une de ses dernières séances, sur sa tentative de suicide, Manon insiste sur le fait qu'elle avait choisi de se recouvrir de foin dans la grange pour être le plus près possible de la terre, comme les animaux. Elle voulait s'enfouir dans le foin pour témoigner de son appartenance à la nature. Elle voulait, me dit-elle, réappartenir à la nature. Voulait-elle ainsi échapper à la dichotomie au sein de laquelle l'homme et la nature, séparés l'un de l'autre, sont réduits à un face-à-face qui ne peut qu'aboutir à la domination de l'un sur l'autre ?

Fort de ses observations sur les Jivaros Achuar en Equateur, l'anthropologue de la nature Philippe Descola repense les rapports entre nature et culture en s'intéressant aux liens qui les unissent, ce qui permet de dépasser la dualité nature/culture (2005). Manon n'a sans doute pas lu Descola mais elle est fille de son temps et son lien au monde non-humain témoigne de la refonte épistémologique du statut des animaux et des végétaux au XXIème siècle. Elle pourrait dire, comme comme Eduardo Kohn dans *Comment pensent les forêts ?*, que « tous les êtres, et pas seulement les humains, sont en interaction avec le monde et les uns avec les autres comme des soi, c'est-à-dire comme des êtres qui ont un point de vue » (2017, p. 180). Là encore, l'écouter exige de prendre la mesure de cette évolution, qui est une révolution. En conclusion d'*Abondance et Liberté*, Pierre Charbonnier affirme que : « La transformation de nos idées politiques doit être d'une magnitude au moins égale à celle de la transformation géo-écologique que constitue le changement climatique. » (2020, p. 403). Manon sera-t-elle l'une de celles et ceux qui accompliront cette transformation ? On peut le penser … à condition que la génération d'avant, -la mienne, celle de ses parents-, reconnaisse sa part de responsabilité, même passive, dans le désastre en cours.

BIBLIOGRAPHIE :

- Castel, P.-H. (2018). *Le mal qui vient*. Paris : Éditions du Cerf.
- Castel P.-H. (2017a). La pulsion de mort vient du futur. *Le coq-héron*, 231, 4 : 95-105
- Castel P.-H. (2017b). La psychanalyse, la culture et le mal qui vient. *Revue française de psychanalyse*, 81, 2 : 327-337.
- Charbonnier P. (2020). *Abondance et liberté. Une histoire environnementale des idées politiques*. Paris : La Découverte.
- Crutzen, P. J. et Stoermer E. f. (2000). The "Anthropocene". *Global Change Newsletter* : 17-18.
- Descola Ph. (2005). *Par-delà nature et culture*. Paris : Gallimard.
- Descola, Ph. (2002-2003). Cours au collège de France.
- https://www.college-de-france.fr/media/philippe-descola/UPL35678_descola_cours0203.pdf
- Eckersley, R. (2017). La démocratie à l'ère de l'Anthropocène. *La pensée écologique*, 1, 1 : 1-19.
- Freud, S. (1908). *Le Poète et l'activité de fantaisie*. *Œuvres complètes,* VIII, Paris : Puf, 2007.
- Freud, S. (1913). *Le motif du choix des coffrets*. *Œuvres complètes*, XII, Paris : Puf, 2005.
- Freud, S. (1920). *Au-delà du principe de plaisir*. *Essais de psychanalyse*. Paris : Puf, 1981.
- Freud, S. (1927). *L'avenir d'une illusion. Œuvres complètes*, XVIII, Paris : Puf, 1994
- Freud, S. & Zweig, A. (1927-1939). *Correspondance*. Paris : Gallimard, 1973.
- Freud, S. (1930). *Le malaise dans la culture*. *Œuvres complètes*, XVIII, Paris : Puf, 1994.
- Gutton, Ph. (1991). *Le pubertaire*. Paris : Puf, réédition Quadrige, 2013.
- Kohn, E. (2013). *Comment pensent les forêts ?* Paris : Zones sensibles, 2017.
- La fontaine, J. de (1678). *Fables*. Paris : P.-C. Lehuby, 1921.
- Larrère, C. (2015). Anthropocène, le nouveau grand récit. *Esprit*, 12 : 46-55.
- Latour, B. (2015). *Face à Gaïa. Huit conférences sur le nouveau régime climatique.* Paris : La Découverte.
- Richard, F. (1989). *Psychothérapie des dépressions narcissiques*. Paris : Puf.
- Triandafillis, A. (2010). Stratégies d'immortalité. *Adolescence*, 28, 2 : 443-460.
- Winnicott, D. W. (1958). *De la pédiatrie à la psychanalyse*. Paris : Payot, 1969.